

Quand l'art emprunte à la tradition

George Fry

Volume 29, Number 116, September–October–November 1984

Hommage au Nouveau-Brunswick

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54224ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fry, G. (1984). Quand l'art emprunte à la tradition. *Vie des arts*, 29(116), 42–45.



1. Chantal GODIN
Frog and Waterlilies.
Soie peinte; 38 cm x 30.
Collection Provinciale
du Nouveau-Brunswick.

Quand l'art emprunte à la tradition

George FRY

(Traduction de Laure Muszynski)

Comme nombre de ses confrères à travers le Canada, l'artisan du Nouveau-Brunswick est enfermé dans un dilemme très pressant qui l'engage à délinéer son rôle dans la société contemporaine. Car bien que sa réussite se fonde sur une compréhension des attentes de sa clientèle, grâce à quoi ses réalisations répondent aisément aux goûts du grand public, son personnage est désormais très éloigné du créateur isolé et intellectuellement limité du passé. De fait, dans l'ensemble, l'artisan d'aujourd'hui apparaît sous les traits d'un homme ou d'une femme instruits, d'une intelligence notable, et son approche artistique procède essentiellement de sa créativité et de son intellect plutôt que d'un continuum s'inscrivant dans une tradition. La technique autant que l'intention ne sont, de nos jours, que rarement transmises de génération en génération; elles sont le fruit d'une formation collégiale, de recherches et de lectures approfondies, et d'une multiplicité d'expériences d'apprentissage de toute source.

Ce sens des valeurs que le public montre pour les objets faits à la main est un phénomène très répandu dans les Provinces atlantiques. On l'attribue à la prodigieuse popularité des métiers d'art dans l'Est du Canada, ainsi qu'à l'appui considérable qu'ils y connaissent.

Il faut rappeler que la survie des premiers colons établis sur la côte est du continent dépendait avant tout de l'habileté manuelle dont ils faisaient preuve. Du reste, la population indigène de ce pays dans lequel ils débarquaient était culturellement axée sur l'artisanat, tant profane que sacré. Ce respect pour les ouvrages faits main ne s'est jamais éteint et, pour leur part, les festivals et les expositions d'artisanat attirent un public que leur envie plus d'un directeur de galerie d'art.

La tradition artisanale au Nouveau-Brunswick est solidement enracinée. Une myriade de praticiens ruraux y poursuivent leur travail, confectionnant des courtépentes, des broderies, des pièces tissées et des sculptures techniquement superbes. Cependant, le mouvement artisanal moderne est né



2. Nod BEAR
Dance Mask.
Pin sculpté et peint, plumes,
métal et fourrure.
Hauteur: 30 cm.

principalement de la venue d'immigrants récents, attirés vers cette province par ce respect pour le fait main, de même que par l'atmosphère propice à la créativité qui s'y est développée.

Assez curieusement, l'histoire du Nouveau-Brunswick veut être celle d'une tradition brisée. Micmacs et Malécites, Acadiens ou Loyalistes composent autant de groupes sociaux qui, tour à tour, virent leurs croyances, leurs talents et leur identité perturbés par l'invasion ou l'expulsion, lesquelles ne laissent qu'un souvenir obscurci du passé. Néanmoins, tous ces idéaux s'amalgamèrent, par la suite, aux témoignages culturels qu'apportèrent, lors de leur établissement plus pacifique, les Hollandais, les Écossais, les Allemands et les Irlandais.

De nos jours, le jeune artisan du Nouveau-Brunswick, quelle que soit d'ailleurs son origine ethnique, tente d'évaluer son rôle social tout en recherchant ses origines perdues et si fréquemment perturbées par l'histoire. Cette quête se révèle particulièrement caractéristique des aborigènes et des Acadiens, qui veulent non seulement retrouver leurs propres traditions mais également, comme leurs confrères anglophones, obtenir un statut social qui ne soit pas une pâle copie empruntée du Haut-Canada ou de nos cousins américains, au sud.

Chantal Godin et Ned Bear, deux artisans récemment diplômés de l'École d'Artisanat du Nouveau-Brunswick, et qui commencent à se faire connaître, en sont une nette illustration. La première, originaire du nord de la Province, a pleinement conscience de son patrimoine acadien et, tout en ayant recours à des techniques contemporaines, les applique à des thèmes profondément ancrés dans les traditions de l'Acadie. Sa peinture sur satin et sur soie s'imprime de sujets puisés dans son monde de fermes isolées des bords de la mer, où les siens luttent pour la préservation de leurs racines culturelles. Ses compositions ne manquent pas d'humour, et son habileté technique raffinée, conjuguée à l'intelligence subtile de ses images, rend son œuvre extrêmement intéressante en soi. Quant à Ned Bear, un Malécite, il est sculpteur sur bois. En vérité, la sculpture n'est pas un art indigène des Indiens de l'est du pays, à l'exception des Iroquoiens, dont les masques très évocateurs présentent une morphologie bien déterminée. Ned Bear ne dispose donc d'aucun professeur appartenant à sa propre culture, alors qu'une grande partie de la mythologie et du symbolisme de son peuple s'est perdue. Pour étudier son art, il a travaillé sous la conduite de deux maîtres de valeur, Abner Paul, le doyen des artistes malécites, et John Hooper, célèbre pour les travaux que lui a commandés le Gouvernement d'Ottawa. Bear s'attache à découvrir de nouvelles formes et à inventer un symbolisme qui puissent exprimer des concepts pour lesquels il n'existe encore aucun artefact connu. Indépendamment de son travail technique et artistique à l'École d'Artisanat, il a mené cette recherche dans les écoles naissantes d'études indiennes des universités locales, en ayant en vue de faire, de la redécouverte de sa culture et de son langage, le point de départ de sa création.

Le monde artisanal dans lequel se lancent ces jeunes gens trouve ses origines dans les années 1940 et 1950, avec la venue de Kjeld et Erica Deichmann, potiers danois, de Lucie et Bart Wittewall, bijoutiers hollandais, d'Adele Ilves, tisseuse estonienne, et d'Ivan Crowell, potier d'étain et tisseur montréalais, qui s'établirent tous au Nouveau-Brunswick, où Pat Jenkins suscitait déjà l'intérêt de ses contemporains par ses tartans pleins d'originalité. Ces artistes furent les protagonistes du mouvement artisanal moderne dans la Province. Les modèles qu'ils conçurent, de même que les réalisations qu'ils en firent, ne tardèrent pas à circuler à travers l'Amérique du Nord et l'Europe, attirant l'attention sur ce petit coin de pays de la côte atlantique canadienne.

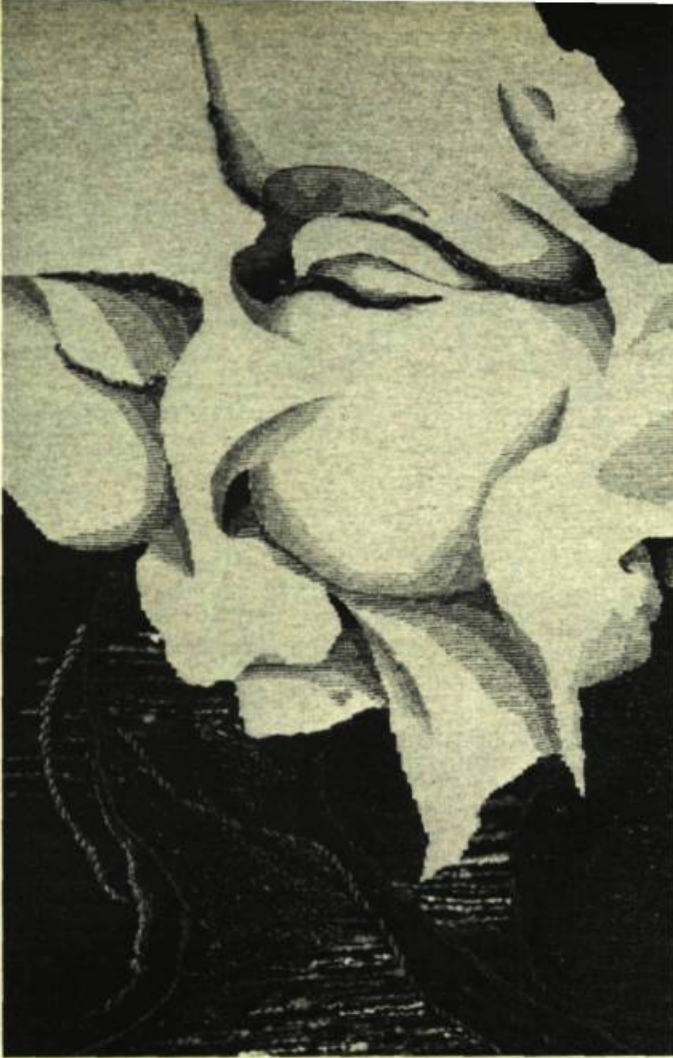
Dans les années 1960, une seconde vague d'immigrants, arrivant principalement des États-Unis, vint consolider l'œuvre amorcée. Ce deuxième groupe, dont un grand nombre étaient éminemment formés, apporta un nouveau dynamisme dans le milieu artisanal. Peter Powning en est un exemple type. Potier



3. Wayne HAYES
Turned Burl Bowl.
Érable; 25 cm 4 de diamètre.
(Phot. Don Johnson.)

et sculpteur, il s'installa dans une communauté rurale du comté de King. Cet artiste, qui se révèle avant tout comme un innovateur, est hautement versé dans son métier et maîtrise une multitude de techniques et de procédés. De fait, témoignant d'un vif besoin d'épanouissement, il disparaissait périodiquement, avec sa femme et son fils, afin d'élargir ses connaissances. De retour dans la Province, il présentait une série de formes et de concepts totalement nouveaux, tout en poursuivant son importante production. Ces dernières années, il a ouvert une boutique d'artisanat, qu'il mène d'ailleurs avec succès, dans la ville marchande de Sussex, et contribua fortement à convaincre le spéculateur en immobilier Pat Rocca d'intégrer des ouvrages artistiques, ainsi qu'une élégante galerie artisanale coopérative, dans le complexe commercial de Saint-Jean (lequel a du reste remporté un prix). Powning semble ne faire aucune distinction entre l'art et l'artisanat; il évolue plutôt, à l'instar des Scandinaves, entre les pièces de production courante et les œuvres uniques réservées aux galeries. Il a tenu récemment, à Moncton, une importante exposition relatant ses dernières expériences en sculpture sonore, essais que viennent étayer les recherches informatiques qu'il poursuit actuellement au Collège Communal. Homme de la Renaissance par l'éventail considérable de ses intérêts, Powning apparaît comme un potier d'avant-garde, admiré pour son talent et pour son esprit inventif. Et si ses œuvres sont prisées par les collectionneurs, il réussit tout aussi bien dans le commerce du bol de café, et apporte la même intégrité et la même considération à la fabrication de ses pièces ordinaires qu'à celle de ses travaux plus significatifs.

Wayne Hayes, tourneur sur bois, est un autre Américain récemment installé. Sans faire d'éclat, il réalise des pièces expérimentales d'une qualité digne d'un musée. Détenteur d'un baccalauréat en botanique, Hayes, dans l'année qui suivit l'obtention de son diplôme, se convertit au travail du bois, qu'il voyait comme une source de créativité manuelle. Guidé par Arnold London, il métamorphosa son savoir académique en une connaissance de la sensualité de la couleur et de la composition du bois et, sous la direction enthousiaste de son maître, entreprit quelques expériences avec des pièces de forme insolite et des morceaux de rebut, à cause de leurs nœuds et de leurs crevasses, tirant de la configuration imparfaite et des déformations du matériau la raison d'être de sa forme finale. Ses récents ouvrages exploitant les difformités et les dépressions naturelles du bois sont non seulement beaux, mais apparaissent comme des chefs-d'œuvre de technique, par la maîtrise du découpage; car la moindre erreur, le moindre faux calcul sur l'angle de travail à donner à l'outil ruinerait la pièce à jamais. Les travaux de Hayes sont acceptés dans le pays tout entier et, dernièrement, l'artisan fut invité, avec d'autres maîtres, tels Hogbin, Hosalyk,



4. Charlotte GLENCROSS
 Memory Portrait.
 Tapisserie en laine et en lin;
 152 cm 4 x 91,4.
 (Phot. Martin Flewelling.)

McKinley et Osolnik, à partager une exposition à la Galerie Cartwright, de Vancouver. Wayne Hayes se lance actuellement dans une nouvelle série de travaux conceptuels, qu'il réalise en disposant, avant tournage, des bois de placage exotiques sur des bois locaux.

Autre matériau de base, la fibre textile entre dans l'héritage artisanal de tous les groupes ethniques de race blanche du Nouveau-Brunswick. Ainsi, bien que, dans la Province, de nombreux artisans produisent encore selon les formes traditionnelles, nombre d'autres se servent de la fibre textile comme moyen d'expression de leur art. C'est le cas de Charlotte Glencross, formée aux beaux-arts à Sir George Williams, à Montréal, que séduisirent les diverses possibilités qu'offre le batik. Grâce à ses remarquables talents de dessinatrice, elle développa une manière subtile de composer ses murales, dans lesquelles le traitement relève d'une utilisation artistique de teintures multiples et d'une excellente maîtrise de la linéarité des touches de cire. L'originalité et l'habileté technique de cette artiste lui valurent d'être reconnue et de figurer dans plusieurs expositions et dans des collections nationales. Néanmoins, au cours d'une période d'étude avec Adele Ilves, maître tisseuse qui enseigne à l'École d'Artisanat du Nouveau-Brunswick, elle se découvrit un vif intérêt pour le tissage et se mit à consacrer une grande partie de sa production à la tapisserie plutôt qu'aux travaux de surface sur le tissu. Résolue à enrichir ses aptitudes, elle alla passer un an en Allemagne et en France, afin d'y acquérir une conception plus disciplinée de son art. A son retour, elle commença à fabriquer des tapisseries et des carpettes, dont les unes s'adaptent aussi parfaitement à un mur que les autres peuvent être pratiquées sur un plancher. Charlotte Glencross enseigne et, tout en créant des œuvres destinées aux galeries d'artisanat, s'efforce de maintenir sa production. Bénéficiant d'un sens visuel artistique de la couleur et de la forme, elle sait transposer de tels attributs dans son travail et, tout comme Powning,

prête à ses créations de série cette même sensibilité qui lui permet de réaliser une murale d'importance.

C'est peut-être une caractéristique de l'artisanat contemporain du Nouveau-Brunswick que cette créativité qui, à son meilleur, participe, en raison de l'isolement géographique de la Province par rapport aux autres centres artistiques, d'une originalité bien distincte des tendances à la mode. Tout récemment, Danielle Ouelette exposait au Salon des Métiers d'Art de Moncton une nouvelle série de travaux combinant émaux, peinture sur soie et fibres textiles. Après une carrière en économie domestique auprès du Gouvernement, Danielle Ouelette ouvrit une boutique d'artisanat intéressante et animée. Lors d'un voyage d'approvisionnement, elle rencontra Gabrielle Robichaud, tisseuse créative, dont elle devint l'élève. Robichaud, issue d'une famille talentueuse et artiste, expérimente depuis plusieurs années une variété stimulante de formes et de techniques. Cette artisane autodidacte doit sa créativité tant à son expérimentation technique qu'à ses antécédents artistiques familiaux. Aussi Danielle Ouelette, en étudiante passionnée, développa-t-elle rapidement sa propre vision, mettant la fibre au service de son inspiration. Son talent fut bientôt reconnu, ses travaux acceptés dans des expositions avec jury, et, par la suite, on la sollicita même de préparer des expositions particulières. Ses œuvres récentes sont minutieuses, et les multiples moyens d'expression qu'elle utilise avec une grande finesse apportent à ses créations de subtiles contradictions, entre la soie qui se solidifie et le cuivre émaillé qui s'adoucit au contact de la couleur. Si la fraîcheur du coloris est bien réelle dans son œuvre, l'artiste réussit toutefois à assourdir l'exubérance chromatique acadienne, tout en préservant l'insolite de ses combinaisons.

L'avènement du bicentenaire au Nouveau-Brunswick a provoqué chez de nombreux créateurs un stimulus qui les incite à réévaluer leur patrimoine. A cet égard, l'orfèvre Elma Johnston McKay rend peut-être l'un des témoignages les plus originaux et les plus inventifs sur les vieux routiers de l'histoire de la Province. McKay demanda — et obtint — une bourse du Conseil des Arts du Canada, afin de réaliser une importante série de bijoux en argent, inspirée des traditions et des légendes du Nouveau-Brunswick. Les dix-neuf pièces qui la composent feront le tour de la Province, puis circuleront dans les autres centres artistiques.

Elma McKay, qui est née et fut élevée au Nouveau-Brunswick, s'est penchée sur son histoire et en a tiré une série passionnante et originale de pièces faites principalement en argent, mais présentant parfois des encastrements d'autres matières, lorsque la composition s'y prêtait. La plupart des pièces comportent des éléments amovibles, et nombre d'entre elles recèlent des surprises qui sont autant de commentaires très spirituels sur plusieurs sujets tabous de la Province. Au cours de sa carrière, Elma McKay a développé une grande habileté technique dans le traitement du métal, et la discipline à laquelle elle s'est astreinte en créant ces conceptions a donné à son talent une dimension nouvelle.

L'entreprise de cette artiste apparaît peut-être comme la quintessence de l'artisanat du Nouveau-Brunswick en 1984. Son œuvre est bâtie et réalisée expertement, son unicité et son humour ne sont en rien altérés par des influences extérieures, et pour finir, il se fonde sur la tradition tout en coupant adroitement à travers les liens que celle-ci impose bien souvent.

Le Nouveau-Brunswick considère l'artisanat comme un apport important à sa culture. C'est donc à juste titre que l'on destine à un artisan l'un des cinq Prix de mérite attribués aux réalisations artistiques qui doivent être présentés, pour la première fois, en 1984.